

Créatures fascinantes *Le Salon automate*

Étienne Bourdages

Number 130 (1), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1292ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourdages, É. (2009). Review of [Créatures fascinantes : *Le Salon automate*]. *Jeu*, (130), 12–16.

Le Salon automate

TEXTE, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION **NATHALIE CLAUDE** / ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE **COLETTE DROUIN**
CONCEPTION DES AUTOMATES ET ROBOTIQUE **RAYMOND MARIUS BOUCHER** ET **SIMON LAROCHE**
PROGRAMMATION DES AUTOMATES ET RÉGIE **SIMON LAROCHE** / DÉCOR ET ACCESSOIRES **RAYMOND MARIUS BOUCHER**
COSTUMES **JUDY JONKER** MAQUILLAGES ET COIFFURES **ANGELO BARSETTI**
CONCEPTION SONORE ET MUSIQUE ORIGINALE **ISABELLE LUSSIER** / ÉCLAIRAGES **CLAUDE COURNOYER**
AVEC LES VOIX DE **CÉLINE BONNIER**, **PATRICE COQUEREAU** ET **MARIE-FRANCE LAMBERT**.
COPRODUCTION DE **MOMENTUM** ET DE **L'USINE C**, PRÉSENTÉE À L'USINE C DU 7 AU 25 NOVEMBRE 2008.

ÉTIENNE BOURDAGES CRÉATURES FASCINANTES

C'est à la rencontre d'une extraordinaire curiosité que nous conviait Nathalie Claude dans son *Salon automate*. Rarement proposition théâtrale aura transporté le public dans un univers aussi méticuleux, personnel et disjoncté. Déjà, avant même d'entrer dans la salle, le spectateur est invité à traverser un court passage, comme un sas entre le foyer et la scène où sont suspendues différentes cages, desquelles l'interpelle le ramage métronomique d'oiseaux mécaniques. Leurs mouvements sont saccadés, mais on se laisse prendre à reconnaître les traits de véritables animaux. C'est la ressemblance qui perturbe, et non l'inverse. L'artifice est curieux et confondant.

L'impression déstabilisante se maintient lorsque apparaît la scène déjà peuplée de ses quatre personnages. On distingue d'emblée le faux du vrai, soit les automates de la comédienne en chair et en os. Mais dans la raideur qu'elle adopte dans la pénombre, on ne peut dire encore si elle ne jouera pas elle-même une automate. Ses premiers mouvements, ses premières paroles ne nous éclairent pas davantage. Durant tout le monologue d'ouverture, son humanité enfouie sous un épais teint cireux et poupin, arborant une coiffure statique, stylisée à l'excès, et portant une lourde robe rouge gothique, l'interprète y va de gestes maniérés qui semblent avoir été préalablement réglés par une chorégraphie, tandis que son vocabulaire accentué paraît lui être dicté par un programme. Tout chez elle est plastique. Ce n'est qu'au moment où elle se lève enfin qu'elle prend vie à nos yeux. S'ouvre alors toute grande la porte d'un imaginaire singulier où

une femme du XIX^e siècle, adepte de causeries littéraires et pseudo-philosophiques mais dont les élans de sociabilité sont empêchés par une tuberculose terminale, décide de ne pas se laisser confiner à la solitude que lui impose cet état en se confectionnant des invités de toutes pièces, grandeur nature et avec un souci de réalisme extrêmement trompeur. En effet, sans que leur créatrice intervienne directement, les automates font la conversation, rient, chantent, se remuent un peu, et boivent même du mousseux. Ces créatures ne se soumettent pas au temps, ne vivent pas et ne connaissent pas la mort, mais leur seule présence lui rappelle constamment la sienne. Ils sont l'Artiste de Cabaret, le Poète Dandy et la Mécène Buveuse. Dès lors, ce que l'hôtesse désigne elle-même comme *le Salon automate* peut commencer.

Minutie d'horloger

Ce salon dont l'enceinte rappelle une cage à oiseaux prolonge avec superbe la métaphore amorcée par le passage initial et qui sera soulignée – parfois avec un manque de subtilité navrant – tout au long du spectacle : en gros, l'hôtesse est tenue captive par son propre corps malade... À la conception, Raymond Marius Boucher a réalisé un travail précis en recréant sans trop le charger un intérieur bourgeois du XIX^e siècle. Un peu kitsch, sans plus. Cela dit, c'est sans contredire par les trois automates que le talent de l'artiste pointe de la manière la plus flagrante, si bien qu'on croirait que le scénographe les



Le Salon automate de Nathalie Claude (Momentum/Usine C, 2008). © Roline Laporte.



Le Salon automate de Nathalie Claude (Momentum/Usine C, 2008). © Rolline Laporte.

à empruntés à un musée pour les besoins du spectacle. Ceux-ci paraissent conçus suivant le travail amorcé par Jacques de Vaucanson durant les Lumières, poursuivi par les Jacquet-Droz, père et fils, et qui, en quelque sorte, fit école. Alliant savoir d'horlogerie et savoir anatomique, leurs automates fascinaient alors les foules¹. L'apparence des androïdes de Boucher correspond effectivement à l'idée qu'on peut se faire de ces êtres mécaniques devenus, au XIX^e siècle, grâce au développement de l'électricité entre autres, des jouets de luxe sophistiqués pour gens aisés et dont la « mode » se poursuivra jusqu'au début de la Première Guerre mondiale². D'ailleurs, des jardins, on entend parfois leurs rouages : une friction, un cliquetis, un piston... On se laisse prendre. Si on les entend, leurs mécanismes restent dissimulés. Ainsi partagés entre occultisme et technologie de pointe, ces créatures sont d'autant plus mystérieuses. Le technicien n'est pas loin, mais on se laisse fasciner. Les questions soulevées par Descartes (l'homme est une machine qui se distingue par son âme, etc.) et qui inspireront les philosophes et les créateurs d'automates tout au long du XVIII^e siècle, nous reviennent inévitablement à l'esprit. Si Nathalie Claude choisit de ne pas les aborder de plain-pied, elles demeurent présentes tout au long du spectacle, ne serait-ce que de manière sous-jacente.

Il reste qu'au-delà de ces bruits minimes (et amusants), il ne s'agit pas d'épouvantails à moineaux conçus pour exécuter impassiblement et inlassablement la même tâche. Grâce à leurs faciès – qui n'ont rien à envier aux visages inexpressifs comme de la porcelaine des automates des Jacquet-Droz, par exemple –, à leurs costumes, on les identifie facilement à un type, et ils prennent la consistance de véritables personnages. Le Poète Dandy porte moustache et complet aux couleurs et motifs dépareillés. L'Artiste de Cabaret rappelle les affiches de Toulouse-Lautrec et semble tout juste sortir de scène. La vieille Mécène Buveuse porte quant à elle une longue robe à collette, des cheveux ramenés en chignon. Cependant, les automates de Boucher ne sont pas tout à fait autonomes. C'est son collaborateur, Simon Laroche, qui tire les ficelles et actionne à distance ce trio de marionnettes. Ainsi, leurs voix n'émanent pas d'une intelligence artificielle indépendante mais d'une bande sonore préenregistrée. Ils s'apparentent en ce sens davantage aux *audioanimatronics* qui peuplent les parcs d'attraction de Disney qu'aux anciens automates qui, même s'ils « respiraient », restaient muets. On reconnaît sans problème les voix de Patrice Coquereau et Céline Bonnier derrière le Poète et l'Artiste ; d'ailleurs, leurs avatars leur ressemblent un peu. La composition de Marie-France Lambert en Mécène Buveuse se doit par contre d'être soulignée. Son ton hautain quasi chantant la rend méconnaissable. La voix, synchronisée avec les mouvements, prête ainsi vie à ces doublures autrement ankylosées et réifiées par leurs appellations réductrices : elle nous fait oublier que nous sommes face à des patères sans raison ni sentiment. De manière on ne peut plus étrange, ces pantins semblent soudain dotés d'une existence propre et pas seulement d'une fonction mécanique. Ils ne servent

1. Vaucanson aurait notamment fabriqué un canard capable de boire, de manger des graines et de « déféquer ». Les Jacquet-Droz sont célèbres pour leurs androïdes à visage de chérubin : l'Écrivain (il aurait entre autres écrit : « Je pense donc je suis »), le Dessinateur et la Musicienne. Le père et le fils ont par ailleurs aussi travaillé sur des prothèses.

2. Nathalie Claude raconte dans le programme de la pièce qu'elle est tombée par hasard sur un livre relatant cette période et que cette inspiration est rapidement devenue une idée fixe.

pas qu'à divertir les yeux : ils animent un salon mondain ! Leur travail est intellectuel. Mais pensent-ils véritablement ? En se mettant à réfléchir, ne deviennent-ils pas une menace pour l'humanité³ ? À un moment, la Mécène laisse échapper un lapsus, un mot interdit rappelant à sa « mère » sa condition de mortelle. Cependant, on déduit que le salon se déroule sensiblement de la même façon chaque vendredi soir étant donné tout le verre brisé qui jonche le plancher : chaque semaine, les automates laissent tomber leur coupe en tentant de la porter à leurs lèvres, et l'hôtesse se fâche. Ainsi, la parole comme le geste refont chaque fois la même boucle. S'ils discutent, ces automates n'en ont aucunement conscience, comme l'horloge qui donne l'heure⁴.

Un bon sujet, mais effleuré

Malgré toutes les qualités de ce matériau de base, les automates ne peuvent se démener corps et âme pour faire lever un spectacle qui tombe parfois à plat. Si on se laisse étonner par la variété de leurs mouvements, si on sourit devant l'ingéniosité des concepteurs qui réussissent à faire boire la Mécène en faisant disparaître l'alcool par un tuyau dissimulé sous sa manche, un irrésistible désir nous incite parfois à souhaiter qu'ils se mettent debout, dansent... Mais ils resteront sagement assis jusqu'à la fin. Éviter que la pièce se réduise à un *show* de chaises figées tient donc du défi, et celui-ci repose presque entièrement sur les épaules de Nathalie Claude. La comédienne à l'interprétation souvent déroutante donne ici une performance appréciable tant sur le plan physique que sur celui des émotions. Ses répliques paraissent réglées au quart de tour et recourent sans accroc celles des automates. Même si elle est la plupart du temps limitée à contourner les meubles, sa présence domine et donne indéniablement ses dimensions au spectacle.

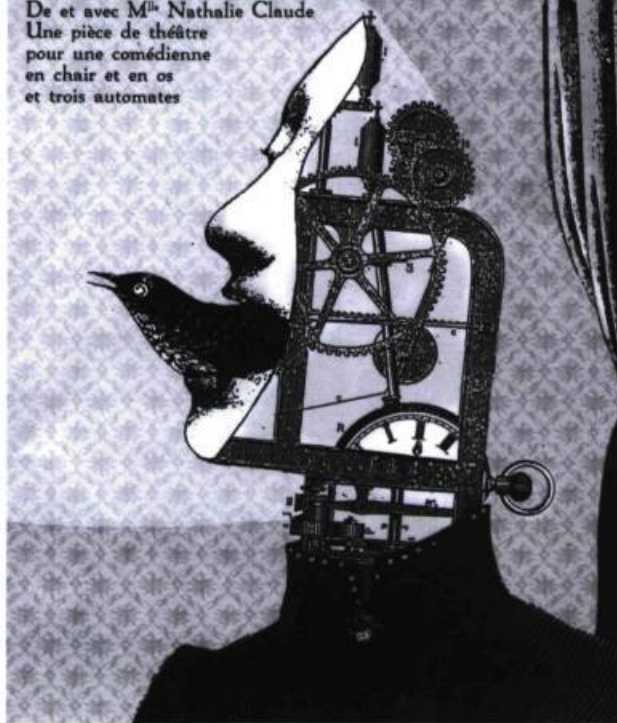
Toutefois, ce qui fonctionne moins bien, c'est la trame dramaturgique qu'elle s'est elle-même composée. La comédienne navigue en effet pendant plus d'une heure trente sur un texte inégal, parfois savoureux pour ses envolées lyriques où transparaît son amour des mots, mais souvent, aussi, d'une redondance lassante. En outre, les transitions entre les scènes sont toujours très évidentes. Par contre, on s'accommode de certaines ruptures de ton parce qu'elles nous font rigoler. Je pense aux mutilations que s'inflige l'inventrice dans son atelier situé en coulisses. On entend des coups de marteau et on la voit revenir avec une main blessée. On détecte sa folie sans équivoque. Le côté dessins animés, même s'il jure avec le sérieux de la situation initiale, fait sourire. Je pense également à cette parodie de comédie musicale où, constatant que son temps sur terre tire à sa fin, la protagoniste chante avec tout le pathos d'une star académicienne romantique : « Mourir en crachant du sang, les cheveux dans le vent-ent-ent... ».

3. Dans un récent chef-d'œuvre du cinéma d'animation hollywoodien, au contraire, le robot Wall-E sauve involontairement la planète Terre et y ramène les Hommes !

4. En 1886, Villiers de L'Isle-Adam publie le roman *l'Ève future* dans lequel un Thomas Edison fictionnalisé fabrique Hadaly, une Androïde (ou androïde) parlant grâce à deux phonographes d'or placés dans sa poitrine. « Un seul ruban d'étain peut contenir sept heures de ces paroles », explique l'inventeur. Devant la stupeur de Lord Ewald qui envisage ses conversations avec l'automate comme une partition apprise par cœur et répétitive, Edison réplique : « En vérité, tout, je vous assure, peut absolument répondre à tout : c'est le grand kaléidoscope des mots humains. » (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993, p. 216 et 219.)

LE SALON AUTOMATE

De et avec M^{lle} Nathalie Claude
Une pièce de théâtre
pour une comédienne
en chair et en os
et trois automates



ainsi qu'à cette scène très drôle où la « mère » des automates feint un suicide et où ces derniers s'interrogent ensuite longuement et de manière assez absurde sur ce qui vient de se passer. Je songe aussi à ce moment où l'Artiste de Cabaret sous-entend, en appuyant ses dires d'un geste discret des doigts, qu'elle a déjà apporté sa contribution aux plaisirs intimes de sa conceptrice, et à toutes ces fois où la Mécène Buveuse (pompette ou carrément sénile ?) se fait interrompre, puis reprend sans broncher. Certes, on se laisse charmer par l'humour de Nathalie Claude...

Cependant, on peut se désoler du manque d'approfondissement de cette matière. Le spectacle est une réussite esthétique, et ce, jusque dans l'illustration de l'affiche de Marianne Chevalier, mais au final on a l'impression qu'il n'était qu'un prétexte à fabriquer des gadgets. Il me semble qu'un sujet d'une richesse telle aurait dû, au-delà des effets comiques, soulever des questions bien plus angoissantes que celles suggérées par ce traitement de surface. L'affinement de la robotique et de sa plus-value, l'intelligence artificielle, ne s'est pas arrêté en 1914. Depuis la pierre de silex, le robot est peut-être l'outil créé par l'homme poussé au seuil de la perfection. Il échappe au temps, au règne de la Nature. Il met l'humain en boîte. Une pièce comme *R.U.R.* du Tchèque Karel Capek, dans laquelle une entreprise produit en série des robots destinés à remplacer les humains,

témoigne en 1920 d'une inquiétude certaine devant le phénomène. De nos jours, au Japon, des chercheurs mettent entre autres au point des animaux en peluche mécanisés dont l'emploi consiste à tromper la solitude des personnes âgées. Des soins palliatifs comparables à ceux que s'octroie le personnage de Nathalie Claude. Dans ce cas-ci, la situation est d'autant plus intéressante que la perfection des automates brouille la frontière entre l'humain et la machine, puisqu'ils sont en mesure de tenir une conversation suivie.

L'auteure avait aussi entre les mains une approche novatrice de la figure du savant fou, solitaire parce que son intelligence suprême le place au-dessus du commun. Les analyses de cette figure littéraire suggèrent habituellement l'image d'un homme voulant se substituer à Dieu en tentant de créer un être humain sans mère, mais qui finit détruit par sa propre création, l'exemple le plus célèbre étant le docteur Frankenstein. Dans la pièce de Nathalie Claude, ce rôle est tenu par une femme. Contrairement aux Jacquet-Droz, qui cherchaient à retrouver la pureté de l'enfance dans leurs automates, la savante fabrique des adultes décadents. De plus, s'ils lui survivent, ils ne la tuent pas. De toute façon, retirée du monde parmi ses êtres artificiels, elle n'existe presque déjà plus⁵. En fait, c'est plutôt elle qui, avant de mourir, amorce leur destruction lors d'une scène assez scabreuse où elle arrache la calotte crânienne de la Mécène Buveuse et en extirpe le contenu. Cette Galatée était au bout du compte une erreur ? Sa « mère » morte, le trio décidera du reste de se déconnecter de lui-même, comme si elle l'avait programmé pour qu'il ne lui survive pas. Bien des avenues, donc, que l'auteure aurait pu explorer plus avant.

Dans une scène mémorable, l'Artiste de Cabaret évite adroitement les problèmes d'exécution de la pantomime qu'elle promet depuis le début – il faudrait évidemment qu'elle se lève pour s'exécuter avec splendeur – en proposant à sa « mère » de le faire à sa place. Les rôles sont ainsi inversés tandis que cette dernière devient un pantin dont la gestuelle est dictée par des automates. On se surprend à se demander de manière tout à fait rhétorique, comme pour animer notre propre salon intérieur : « Jouer au théâtre, n'est-ce pas un métier d'automate ? Les acteurs répètent à chaque représentation les mêmes paroles, les mêmes gestes... » Mais ce moment de pur délire est aussitôt gâché par une tirade didactique rappelant la métaphore de la cage et de l'oiseau. Comme si nous n'avions pas assez de notre intelligence pour saisir les analogies. Nous avons compris ! On pourra reprocher à Nathalie Claude de flirter avec le cabotinage, de se laisser tenter par ses dérapages, on pourra souligner que la fluidité d'une scène à l'autre de même que l'unité du spectacle laissent à désirer, mais, ce qui manque le plus au *Salon automate*, c'est l'espace réservé aux réflexions du public. C'est avec une impression bien étrange qu'on quitte la salle en réempruntant le passage qui nous y avait menés. Nous sommes partagés entre l'enthousiasme que fait naître la fraîcheur de cette proposition et la déception que suscite son manque de finition. On aurait le goût de réclamer une deuxième mouture ! Mais les oiseaux se sont tus. Les cliquetis qui tentaient d'imiter la vie ont disparu. ■

5. Ne pourrait-on pas faire un parallèle entre cette femme et nos contemporains adeptes du clavardage ?